QUINZIÈME CONFÉRENCE

DE CASSIEN

AVEC L'ABBÉ NESTEROS

DU DON DES MIRACLES

Les miracles preuve de sainteté. — Récompense de la foi. — Faux miracles. — Moyens de les reconnaître. — Signe des vrais miracles. — Charité, humilité. — La sainteté est le plus grand des miracles.

1. Après l'office du soir, nous vînmes nous asseoir sur les nattes de jonc en usage chez les solitaires, et nous attendîmes l'entretien qui nous avait été promis. Nous gardions le silence par respect pour le saint vieillard, qui voulut bien alors nous adresser ainsi la parole :

L'ABBÉ NESTEROS. Notre conférence de ce matin nous conduit à examiner la cause des dons extraordinaires que Dieu fait aux hommes. La tradition des anciens l'explique de trois manières : premièrement,

la guérison des maladies est une grâce qui accompagne et qui montre le mérite et la sainteté des élus et des justes. Les Apôtres, par exemple, et un grand nombre de saints ont fait des prodiges par la puissance de Dieu, qui leur a dit : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, et chassez les démons. Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le de même. » (S. Matth., x, 8.)

Secondement, Dieu accorde quelquefois pour l'édification de l'Église et à cause de la foi des malades ou de ceux qui les présentent des guérisons miraculeuses, par le ministère de ceux qui sont indignes d'obtenir de pareilles grâces. Le Sauveur dit lui-même dans l'Évangile : « Beaucoup me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas en votre nom chassé les démons, et fait en votre nom beaucoup de miracles. Et alors je leur dirai : Je ne vous connais point; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquités. » (S. Matth., vii, 22.) Au contraire, lorsque la foi manque aux malades ou à ceux qui les présentent, Dieu ne permet pas, même aux saints, de faire des miracles. L'évangéliste saint Luc remarque que Jésus ne pouvait faire des miracles parmi eux, à cause de leur incrédulité; et Notre-Seigneur dit à cette occasion : « Il y avait beaucoup de lépreux en Israël, du temps du prophète Élie, et aucun d'eux ne fut guéri, si ce n'est Nathan le Syrien. » (S. Matth., xiii, 58.)

Troisièmement enfin, il y a des guérisons qui sont des illusions et des artifices du démon, pour faire

admirer et croire saints des hommes souillés de vices, qui égarent ensuite les autres et font mépriser la religion; ou pour perdre par l'orgueil des personnes qui s'imaginent avoir reçu le don des miracles, et font ainsi une chute déplorable. Lorsqu'on invoque le nom de ces personnes qui n'ont aucune sainteté, les démons paraissent tourmentés par leurs mérites, et s'enfuient des corps qu'ils possédaient. C'est pourquoi il est dit dans le Deutéronome : « S'il s'élève parmi vous un prophète, ou quelqu'un qui annonce avoir eu quelque songe, s'il prédit quelque prodige ou quelque signe qui se réalise, et qu'il vous dise ensuite : Allons et suivons les dieux étrangers que vous ne connaissez pas, et servons-les, n'écoutez pas ce prophète et ce songeur; car le Seigneur votre Dieu vous tente, afin de reconnaître si vous l'aimez ou non de tout votre cœur et de toute votre âme. » (Deut., XIII, 1.) Et il est dit dans l'Évangile : « Il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes; et ils feront des prodiges et des miracles si grands qu'ils tromperaient les élus mêmes, s'ils pouvaient être trompés. » (S. Matth., XXIV, 11.)

2. Aussi nous ne devons jamais admirer les personnes qui se prévalent de ces miracles, mais bien examiner si elles deviennent parfaites en corrigeant leurs vices, et en purifiant leur vie; car ce don, Dieu l'accorde aux efforts de chacun, et non à la foi d'autrui, ou à des causes extérieures. C'est la science pratique que l'Apôtre appelle la charité (II Cor., XIII, 13), et qu'il préfère au langage des

anges et des hommes, à la foi qui transporte les montagnes, à toutes les sciences et à toutes les prophéties, à la distribution de tous ses biens aux pauvres et à la gloire même du martyre. Après avoir énuméré les différents dons de Dieu, en disant : « Les uns reçoivent du Saint-Esprit le langage de la sagesse ou de la science, les autres la foi, les autres la puissance de guérir ou de faire des miracles » (I Cor., XII, 8), lorsqu'il veut parler de la charité, il montre qu'il la met au-dessus de tout, car il dit : « Et je vous montrerai une voie encore plus excellente. » Ce qui prouve avec évidence que la perfection, le souverain bonheur n'est pas dans le pouvoir de faire des miracles, mais dans la pureté de l'amour; et, en effet, toutes les choses passeront et seront détruites, mais la charité demeurera éternellement. Aussi nos pères n'ont jamais paru désireux de faire des miracles; et quand le Saint-Esprit leur accordait cette grâce, ils ne voulaient s'en servir que dans une extrême et inévitable nécessité.

3. Ce fut ainsi que l'abbé Macaire, qui habita, le premier, la solitude de Schethé, ressuscita un mort. Un hérétique qui suivait l'erreur d'Eunomius s'efforçait de troubler la foi des fidèles par la subtilité de ses raisonnements, et il en avait déjà égaré un grand nombre. Quelques catholiques, qui gémissaient de ce malheur, supplièrent l'abbé Macaire de venir délivrer l'Égypte du fléau qui la menaçait. L'hérétique espéra vaincre par les artifices de la logique et par les syllogismes d'Aristote cet homme simple et ignorant; mais

le bienheureux Macaire coupa court à tous ses discours en lui disant : « Le règne de Dieu n'est pas dans les paroles, mais dans la vertu. Allons aux tombeaux et invoquons le nom de Dieu sur le premier mort que nous trouverons; nous montrerons ainsi qu'il est écrit « notre foi par nos œuvres » (II Cor., IV), et nous ferons connaître par son témoignage la bonté de notre foi. Ce ne sera pas une vaine discussion, mais un miracle qui établira la vérité; cette preuve ne pourra tromper personne. » Ce discours troubla l'hérétique; mais comme il était entouré de peuple, il parut accepter la proposition, et remit l'épreuve au lendemain. Le jour suivant, une grande multitude accourut au lieu désigné, dans l'attente de ce qui allait se passer; mais l'hérétique, convaincu d'infidélité par sa conscience, prit la fuite et quitta même l'Égypte. Le bienheureux Macaire l'attendit avec le peuple jusqu'à l'heure de none; et lorsqu'il vit qu'il avait cru devoir éviter le rendez-vous, il conduisit aux tombeaux tous ceux qu'il avait égarés.

Il y a, parmi les Égyptiens, un usage qui vient de l'inondation du Nil. Le fleuve couvre tout le pays et le rend semblable à une mer immense; et comme les eaux ne permettent pas pendant longtemps d'ensevelir les corps dans la plaine, on les transporte dans des grottes élevées, après les avoir embaumés avec des parfums. Sans cela l'humidité empêcherait de creuser les fosses, et l'eau rejetterait bientôt les morts et les entraînerait. Le bienheureux Macaire s'arrêta donc à une tombe très-ancienne, et dit au mort : « O homme,

si cet hérétique, ce fils de perdition était venu ici avec moi, et si je t'eusse appelé, en invoquant le nom du Christ, mon Dieu, dis-moi si tu te serais levé devant cette foule qui a été presque séduite par cet imposteur? » Le mort se leva, et répondit que oui. L'abbé Macaire alors lui demanda ce qu'il avait été pendant sa vie, à quelle époque il avait vécu, et s'il avait connu le Christ. Le mort répondit qu'il avait vécu sous les plus anciens rois, et qu'il n'avait pas entendu parler du Christ. « Dors en paix maintenant, lui dit l'abbé Macaire, pour être réveillé à ton rang, avec les autres, par le Christ, à la fin des siècles. » Cette vertu, cette puissance de l'abbé Macaire eût été peut-être toujours ignorée, si le danger que courait toute une province de perdre la foi, et son zèle, son amour pour Notre-Seigneur ne l'eussent porté à faire un miracle. Il le fit, non par vaine gloire, mais par charité, pour être utile au peuple. C'est ainsi que nous voyons, dans le livre des Rois, Élie faire descendre le feu du ciel sur les victimes placées sur le bûcher, afin de défendre la foi des Juifs contre les artifices des faux prophètes.

4. Nous pouvons aussi nous rappeler ce que fit l'abbé Abraham, qu'on surnommait l'Enfant, à cause de sa simplicité et de son innocence. Il avait quitté son désert pendant les cinquante jours qui suivent Pâques, pour aller moissonner en Égypte, lorsqu'une femme lui présenta son enfant à moitié mort, parce qu'elle manquait de lait. La pauvre mère implorait son secours par ses prières et ses larmes. Le bon vieil-

lard fit le signe de la croix sur un verre d'eau, et à peine l'eut-elle bu que son sein desséché se remplit de lait en abondance.

5. Le même abbé, allant une fois à un bourg, fut entouré d'une troupe de gens qui se moquaient de lui. Ils lui montraient un homme dont le genou était contracté, et qui ne pouvait marcher depuis longues années. « Père Abraham, lui disaient-ils, montrez-nous que vous êtes serviteur de Dieu, et prouvez-nous, en guérissant cet homme, que le nom du Christ que vous invoquez, n'est pas un vain nom. » Aussitôt le vénérable abbé invoqua le nom du Christ, se baissa, prit le pied desséché de cet homme, le tira, et sur-le-champ son genou se redressa; et le boiteux, tout joyeux, se servit de sa jambe dont il semblait depuis longtemps avoir oublié l'usage.

6. Ces saints personnages ne s'attribuaient en rien ces miracles, parce qu'ils reconnaissaient qu'on les devait, non pas à leurs mérites, mais à la miséricorde divine, comme le faisaient les Apôtres qui repoussaient la gloire humaine, que leur attiraient leurs miracles. « Hommes, nos frères, disaient-ils, qu'admirez-vous dans cette action, et pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre vertu et notre puissance que nous avons fait marcher cet homme? » (Act., III, 12.) Ils pensaient que ce n'était pas d'après ces dons et ces miracles de Dieu qu'il fallait estimer les hommes, mais à cause des vertus qu'ils avaient acquises avec beaucoup de peine et d'efforts. Souvent, en effet, comme nous l'avons dit plus haut, des

hommes corrompus d'esprit et d'une foi suspecte, chassent les démons, au nom du Seigneur, et opèrent des prodiges. Les Apôtres s'en étonnaient, et disaient : « Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous. » Jésus-Christ leur répondait alors, il est vrai : « Ne l'empêchez pas; car celui qui n'est pas contre vous, est pour vous. » A la fin cependant, à ceux qui diront : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, et n'avons-nous pas, en votre nom, fait de grands miracles » (S. Luc, IX, 50)? il répondra : « Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, artisans d'iniquité. » (S. Matth., VII, 23.) Notre-Seigneur avertit aussi ceux auxquels il accorde le don des miracles, à cause de leur sainteté, de ne pas s'en enorgueillir. « Ne vous réjouissez pas, leur dit-il, de ce que les démons vous sont assujettis; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel. » (S. Luc, X, 20.)

7. Enfin, l'Auteur même de tous les miracles et de toutes les vertus, lorsqu'il enseigne sa doctrine et ce que ses plus fidèles disciples doivent surtout apprendre, leur dit : Venez, et apprenez de moi, non pas à chasser les démons par le pouvoir d'en haut, non pas à guérir les lépreux, à rendre la vue aux aveugles, à ressusciter les morts; car, quoique je fasse quelquefois ces choses par l'entremise de mes serviteurs, la faiblesse humaine ne doit pas partager l'honneur de Dieu, et l'instrument ravir la gloire qui

appartient au seul Créateur; mais pour vous, « apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » (Matth., XI, 29.) C'est là, en effet, ce que tous peuvent rechercher et apprendre, tandis que le don des miracles n'est pas nécessaire en tout temps, et n'est pas accordé à tout le monde.

L'humilité est donc la maîtresse de toutes les vertus; c'est le fondement le plus solide de l'édifice spirituel et le don le plus spécial, le plus magnifique du Sauveur. Celui-là seul pourra faire sans danger d'orgueil tous les miracles que le Christ a faits, s'il imite le doux Maître, non pas dans sa puissance et ses prodiges, mais dans sa patience et son humilité. Celui, au contraire, qui veut commander aux esprits immondes, guérir les malades et faire admirer des choses extraordinaires, ne peut être le disciple du Christ, quoiqu'il invoque son nom dans ses œuvres, parce que son âme superbe ne suit pas les enseignements du Maître de l'humilité.

Le Sauveur, au moment de retourner à son Père, voulait laisser à ses disciples comme son testament, lorsqu'il dit : « Je vous fais un commandement nouveau; c'est de vous aimer les uns les autres; » et il ajoute aussitôt : « Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » Il ne dit pas : « Aux miracles que vous ferez, » mais « à l'amour véritable que vous aurez les uns pour les autres. » Et cet amour, il est certain que les doux et les humbles peuvent seuls l'avoir. Aussi nos pères n'ont jamais regardé comme des religieux par-

faits et guéris de vaine gloire, ceux qui font profession devant les hommes de chasser les démons et qui montrent à leurs admirateurs cette puissance qu'ils ont ou qu'ils croient avoir reçue. Mais, hélas! celui qui s'appuie sur le mensonge se nourrit de vent, et poursuit des oiseaux qui s'envolent; il lui arrivera certainement ce qu'annoncent les Proverbes : « Comme on reconnaît facilement les vents, les nuages et la pluie, on reconnaîtra de même celui qui se glorifie d'un faux don. » (Prov., xxv, 14.) Si quelqu'un fait des miracles devant nous, n'admirons pas ses miracles, mais la sainteté de sa vie, et ne recherchons pas si les démons lui sont assujettis, mais s'il possède la charité que nous prêche l'Apôtre.

8. En effet, n'est-ce pas un plus grand miracle de déraciner, de sa propre chair, les principes de la concupiscence, que de chasser l'esprit impur du corps des autres? N'est-ce pas un plus étonnant prodige d'étouffer, par la vertu de patience, les mouvements violents de la colère, que de commander aux puissances de l'air; et n'est-il pas plus difficile de bannir de son cœur la tristesse qui le dévore, que de délivrer le corps de la fièvre ou des autres maladies? Ne faut-il pas une vertu plus grande pour guérir les langueurs de l'âme que celles du corps? Plus l'âme est au-dessus du corps, plus sa guérison est précieuse; car plus la substance est supérieure, plus sa perte est déplorable.

9. C'est de ces guérisons extérieures que Jésus-Christ parle aux Apôtres, lorsqu'il dit : « Ne vous ré-

jouissez pas de ce que les démons vous sont assujettis; » car ce n'était pas à cause de leur pouvoir, mais à cause du nom du Seigneur qu'ils avaient invoqué. Et il les avertit de ne s'attribuer en rien le bien et la gloire qui vient uniquement de la puissance et de la vertu de Dieu, mais de n'estimer que cette pureté de vie et de cœur, qui leur mérite d'avoir leurs noms écrits dans le ciel.

10. Pour prouver ce que nous disons, d'après le témoignage des anciens et les oracles de la sainte Écriture, nous rapporterons ce que le bienheureux Paphnuce pensait de ces miracles et de cette pureté de cœur, ou plutôt ce qu'il en avait appris d'un ange. Ce saint abbé avait passé un grand nombre d'années dans une austérité si grande, qu'il se croyait délivré de toutes les entraves de la concupiscence; car il triomphait toujours des attaques du démon qui l'avaient tourmenté longtemps. Un jour, il voulut préparer un repas à des solitaires qui étaient venus le voir; la flamme, en s'échappant du four, lui brûla la main. Cet accident l'attrista; il se disait à lui-même : Comment ce feu me fait-il la guerre, lorsque le démon n'ose plus m'attaquer? Comment le feu qui ne s'éteint pas et qui juge si sévèrement le mérite de chacun, m'épargnera-t-il au dernier jour, si je ne puis supporter maintenant ce feu si faible et si passager? Pendant qu'il était troublé par ces pensées, le sommeil s'empara de ses sens, et un ange lui apparut: « Pourquoi, lui dit-il, Paphnuce, êtes-vous triste de ce que le feu de la terre ne vous épargne pas encore,

puisque la concupiscence qui est dans votre chair n'est pas entièrement éteinte. Tant que ces racines vivront dans vos membres, elles serviront d'aliment à ce feu matériel, et vous y deviendrez seulement insensible, quand l'expérience vous montrera qu'elles sont détruites en vous. Si vous rencontrez une jeune vierge d'une grande beauté, et que vous puissiez la toucher sans en ressentir le moindre trouble, la flamme visible vous sera douce et sans effet, comme elle l'a été pour les trois compagnons de Daniel dans la fournaise de Babylone. » Le vieillard fut frappé de cette vision. Il n'osa pas faire l'expérience qui lui était indiquée, mais il interrogea sa conscience; il examina la pureté de son cœur, et il crut voir que sa chasteté n'était pas encore aussi parfaite que l'ange le demandait. Il n'est pas étonnant, se dit-il, qu'après avoir repoussé les attaques du démon, je ressente les effets du feu que je croyais moins terribles; car il faut une vertu plus grande et une grâce plus élevée pour éteindre la concupiscence de la chair, que pour triompher des violences extérieures des démons, que mettent en fuite le signe de la croix, et la vertu de Jésus-Christ; son nom seul suffit pour les chasser du corps des possédés.

Après nous avoir ainsi expliqué le don des miracles, l'abbé Nesteros nous conduisit, en nous continuant ses saints enseignements, jusqu'à la cellule de l'abbé Joseph, qui était éloignée de la sienne de près de deux lieues.